

À Québec

Denys Morisset

Number 48, Fall 1967

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58293ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Morisset, D. (1967). Review of [À Québec]. *Vie des arts*, (48), 61–62.

Il est intéressant de remarquer justement à cette petite boutique de la rue Crescent une porte-verrière de Marcelle Ferron, qui s'inscrit dans le même courant décoratif.

Mais rien n'empêche un peintre de s'emparer de la technique de Claude Blin (et rien n'empêche Claude Blin de le faire!) et de réussir avec la résine polyester des compositions chargées de cette puissante affectivité qu'on attend d'une œuvre d'art, et qui en constitue peut-être le substrat particulier.

La Semaine de Cuba.

Sculptures de Rodin à la Galerie Dominion

par Claude-Lyse Gagnon

Cuba offrit à Montréal un feu d'artifice pendant "sa" semaine à l'Expo universelle. Et aux quatre coins de la ville. Le cinéma entra dans le bal à l'Elysée, la musique et la danse, au Théâtre Maisonneuve, la gravure, à l'École des Beaux-Arts, la caricature, à la galerie le Gobelet, la mode, au pavillon, et la peinture, la bien vivante, pittoresque et jeune, la peinture s'installa à la Galerie libre du 24 juillet au 9 août.

Avant 1901, année où Cuba se détacha de l'Espagne pour conquérir son indépendance, les peintres du dimanche ne donnaient pas à ce pays de renommée artistique véritable. A vrai dire, c'est avec le XXe siècle que, voyageant dans le monde, étudiant avec des maîtres, les premiers peintres créèrent une effervescence, trouvèrent leur langage et entrèrent dans la ronde universelle.

Vivants toujours, ils ont pour noms, ces pionniers: Amelia Pelaez, Rene Portocarrero, Raul Martinez, Mariano Rodriguez. A la Galerie libre, ils ont exposé leurs œuvres. Mariano Rodriguez et Raoul Martinez firent même le voyage et présentèrent, en outre, leurs confrères et consœurs plus jeunes: Umberto Pena, Lesbia Vent Dumois, Antonio Vidal, Fayad Jamis, Salvado Corratge et Martinez Pedro.

Donc, dix peintres cubains, tous contemporains, avec une trentaine de toiles, présentèrent la peinture de Cuba. Peinture abstraite, originale, éclatante de coloris, souvent drôle, humoristique.

J'ai retenu les personnages de carnaval de Portocarrero, j'ai ajusté mes lunettes devant les fruits et les personnages lumineux de Rodriguez, j'ai aimé Fayad Jamis. J'ai salué la révolution devant Lesbia Vent Dumois et ses visions de cauchemar. J'ai retenu et me souviens de la très belle toile de Wilfredo Lam.

* *

Peu de propriétaires de galeries peuvent se dire, "j'ai devant ma porte, à l'extérieur, sous le soleil, les nuages et les nuits d'été deux grandes sculptures: une signée Rodin, l'autre, signée Moore".

A Montréal, près de l'entrée de la Galerie Dominion, c'est ainsi. Alors il faut entrer. Comment d'ailleurs faire autrement quand on sait que depuis le mois de mai s'y tient, au premier étage, une exposition de 74 sculptures de Rodin et que l'on trouvera, aux autres étages, ici et là, il va sans dire, des Moore. M. Max Stern ne serait pas heureux sans quelques Moore. Cet été, il l'était profondément. Ayant les deux. Et tant de visiteurs.

En août, il restait seulement une trentaine de Rodin car tous, sauf un seul, étaient à vendre. Des collectionneurs, cinquante ans

exactement après sa mort, sont venus de Hollande, des Etats-Unis, d'Angleterre, de toutes les provinces du Canada pour acquérir tant de beautés, spécialement en cette année d'anniversaire.

1967: l'Expo universelle de Montréal. 1900: L'Expo universelle de Paris. C'est lors de cette dernière, qu'enfin, Rodin fut reconnu comme un très grand artiste. Et pourtant il était né en 1840.

"Vous savez, commente M. Stern, et aussi incroyable que cela puisse vous paraître, les sculptures de Rodin se vendent à "des prix raisonnables". Quand on pense qu'il s'agit du plus grand sculpteur depuis Michel-Ange, on ne comprend pas pourquoi. Le destin est étrange... Regardez! Rodin est mort en 1917. A une époque où la France, où l'Europe terminait une guerre. Le grand sculpteur n'eut même pas de funérailles nationales. Sa mort survenait dans des temps trop tourmentés. Et, lorsque le moment vint de célébrer le centième anniversaire de sa naissance, en 1940, le monde vivait la Seconde Guerre mondiale. On ne célébra pas son anniversaire ni ne rappela son souvenir. En outre, le début du siècle donna naissance à l'art abstrait qui renversait tant de choses. Et Rodin, qui fut réaliste, sous cette vogue phénoménale, envahit moins que d'autres le grand marché. D'où "les prix raisonnables."

Je regarde et m'attarde devant l'*Eternel Printemps*, *Vaine Tendresse*, *Etude C pour Balzac*, toutes ses *Etudes de main*, *Mouvement de danse H*, *Tête de Beaudelaire*, *le Bon Génie*, *Torse d'homme*, *Fausse à genoux*, *les Trois Sirènes*, *la Fatigue*, *la Mort d'Adonis*. Je m'assieds.

Je me rappelle d'un matin très lumineux où, dans les jardins du musée Rodin, à Paris, dans l'ancien Hôtel Biron, légué par l'artiste, je prenais le temps en même lieu que le plaisir d'aimer ses sculptures. Ce qui me plaisait le plus, c'était qu'entre les sculptures et des personnages vivants, il n'y avait de différence ou de séparation que le bronze ou le marbre. C'était l'amour humain, la tendresse des êtres, l'humiliation d'un homme, sa jeunesse, la beauté d'une femme, sa ferveur, son poli. C'était un bras en mouvement, une jambe avançant, une épaule qui en reçoit une autre, une poitrine qui souffle, un visage disant l'âme. Et tant de mains ciselées! J'aimais cette fascination des mains qu'éprouvait Rodin. Réaliste. Certes. Expressionniste d'aller chaque fois au plus vif des sentiments et leurs manifestations dans le corps, les gestes si beaux d'abandon, d'ardeur, de sensibilité, de sensualité. Le beau matin que celui-là!

Dans la galerie, seule en face de l'œuvre, l'engouement fut. Mais que dans les jardins, sous l'été, Rodin se perçoit bien. Mieux... Enfin! les jardins étant où ils se trouvent et souvent fort loin, autant s'accommoder. Imaginer même. D'autant plus que l'essentiel est de se trouver face à la beauté. Elle était là. Dans cette pièce, dans cette chambre. Les chambres, c'est connu, en abritent et exaltent. Quelle que soit la saison. Et Dieu merci!

"Tant que la dernière sculpture n'aura pas trouvé son collectionneur, son amateur, conclut M. Stern, on trouvera ici des Rodin. Cette exposition commencée en mai n'a donc pas de fin précise. Vous en verrez encore en octobre peut-être. En attendant d'appartenir à quelqu'un, elles sont à tous."

Il y a des mois et des lunes que M. et Mme Stern préparent cette exposition en collaboration avec Mme Cécile Goldscheider, conservateur du musée Rodin. Elle vient, cette ex-

position en même saison que celle qui se déroule dans le Saint-Laurent. Ce sont événements d'envergure. Et de bon diapason.

VIE DES ARTS

A QUÉBEC

Riopelle au musée du Québec

par Denis Morisset

"Riopelle?"

"Je connais le nom, mais très peu les tableaux."

J'ai répété cela pendant des années avant de pouvoir me faire une idée juste sur cet artiste. Une dizaine d'œuvres entrevues lors de manifestations de groupes ou chez des amateurs ne me permettait pas d'apprécier dans son ensemble l'œuvre de Riopelle. D'autant plus que cet œuvre est parfois contradictoire.

L'exposition Riopelle présentée au musée du Québec durant l'été m'a permis de saisir les différents aspects de l'art du peintre canadien le plus célèbre en Europe et aux Etats-Unis.

Les contradictions se sont confirmées, non seulement entre des tableaux d'époques différentes, non seulement entre des œuvres de disciplines différentes mais également entre certains tableaux faits la même année.

Repérons tout d'abord quelques illustrations de ces contradictions qui révèlent probablement assez bien le caractère de l'artiste et l'instabilité de sa recherche.

Il n'y a, par exemple, aucune parenté d'esprit entre les tableaux et les quelques sculptures présentés à l'exposition. Cela se conçoit parfaitement: deux disciplines comme peinture et sculpture peuvent pousser l'artiste dans des voies opposées. (Si les dessins de Maillol ressemblent à ses sculptures, c'est simplement qu'il avait horreur des femmes maigres; de même pour Renoir, peut-être. Les dessins de Rodin, par contre, sont d'une autre famille que ses sculptures, et c'est bien ainsi.)

Notons en passant que Riopelle n'est pas sculpteur. Le bronze intitulé *les Bourgeois* n'est qu'un travail d'école, sans souffle et sans découverte. Le *Don Quichotte* est une paraphrase de Daumier, sans Daumier.

Parmi les tableaux, je ne vois aucune évolution, aucune continuité entre les compositions prismatiques de 1954-1955 (à mon sens le meilleur de Riopelle) et les derniers grands tableaux, comme *la Bolduc* (1964), le triptyque (1964-1965) et l'énorme collage (agréable), fait par Riopelle pour le musée du Québec. Je ne vois pas d'évolution, dis-je. Il y a brisure complète.

D'un art hautement décoratif, chatoyant d'impulsivité contrôlée, Riopelle est passé à une sorte d'*action painting* débraillé, accumulant à plaisir les pâtes épaisses, ternes, triturées, dans une veine qui rappelle Dubuffet, sans la férocité (qui est le seul charme de Dubuffet). Une œuvre récente échappe à cette orientation nouvelle, c'est *la Montagne*, de 1966, qui retient beaucoup du charme des toiles antérieures et y ajoute la force d'une architecture plus élaborée.

L'essentiel de l'exposition dont le catalogue compte quarante-deux numéros, il faut le chercher parmi les dessins au fusain, les gouaches et les pastels. Paradoxalement, Riopelle, qui se présente comme un artiste du gigantesque, des toiles énormes, excelle plutôt dans les petits formats: des gouaches comme *Masque Esquimaux* (1955), des fusains comme *L'Oiseau* (1965) et les aquarelles de 1964-1965 où il retrouve une fraîcheur dont les grandes toiles récentes sont loin, nous révèlent un Riopelle beaucoup plus sensible, plus joyeux aussi, un parfait illustrateur.

Est-il préférable de faire de grandes toiles quelconques ou d'excellentes petites pièces? C'est à Riopelle de décider.

Nous avons affaire à un peintre authentique, mais il est abusif de le présenter comme le prophète des générations nouvelles. Riopelle se cherche, et parfois se trouve.

VIE DES ARTS

DANS LES MARITIMES

Maritime Art Association

par Louis Rombout

La situation tendue qui régnait dans le monde artistique des provinces de l'Atlantique, a récemment éclaté lorsque Donald Andrus, conservateur du Musée Beaverbrook de Frédéricton, a été renvoyé par le conseil du musée. Le point en litige: la peinture amateur, ou plus précisément, l'insistance de la Société des Arts des Maritimes (M.A.A. — Maritime Art Association — essentiellement un groupement amateur) à présenter son exposition annuelle dans des institutions professionnelles.

Depuis des années, la M.A.A. présente des expositions au Musée Beaverbrook: en fait, depuis que lord Beaverbrook accorda un bienveillant assentiment aux dames de la Société des Arts des Maritimes, hôtesse bénévoles du musée. Avec l'apparition des institutions d'art et des conservateurs professionnels dans les musées, la M.A.A. devint un sujet de discussion entre les directeurs qui, à tout prendre, considéraient l'influence de cette société comme étant nuisible au développement du niveau artistique dans la région. Le résultat de leur mécontentement vis-à-vis la M.A.A. fut la création, il y a environ quatre ans, de l'A.P.A.C. (Atlantic Provinces Art Circuit). Cette organisation groupe toutes les institutions d'art professionnel et tous les musées affiliés aux universités.

Bien que lord Beaverbrook soit décédé depuis quelques années, le conseil du musée est d'avis que le principe de présenter l'exposition annuelle de la M.A.A. doit être respecté — malgré l'avis contraire du directeur et du conservateur du musée qui ont estimé que cette exposition abaisse considérablement le niveau artistique que le musée tente de maintenir. Cette année, Donald Andrus a publié dans le journal de Frédéricton, une critique cinglante sur l'exposition. M. Andrus y a expliqué que l'exposi-

tion devait s'attendre à une "évolution radicale", ce qui l'a amené à contester la présence dans un musée de peintures "d'une qualité artistique si incroyablement pauvre". Puis il a ajouté que les organisateurs et les exposants n'avaient pas vu "le gouffre qui sépare ce qu'ils considèrent être la peinture de ce qui, à juste titre, est digne d'un musée".

Le directeur de l'Office du Tourisme du Nouveau-Brunswick, R. A. Tweedie, secrétaire du conseil d'administration du musée qui, il fut un temps, aspirait au poste de conservateur de cette institution, a déclaré que M. Andrus avait été congédié parce qu'il n'était pas "sympathique aux objectifs et à la politique" du conseil, tels qu'établis à l'origine par lord Beaverbrook. Le conseil a donné à M. Andrus une heure de préavis de congédiement.

Bien qu'au premier abord il apparaisse que la M.A.A. ait gagné la première manche, les directeurs professionnels des Maritimes apportent fermement leur appui à M. Andrus et il semble que l'exposition de la M.A.A. ne sera plus retenue par aucune institution officielle. Bien entendu, plus sérieuse est la conduite adoptée par le conseil d'administration vis-à-vis M. Andrus: ils ont omis de constater qu'en fait, M. Andrus essayait de protéger son musée contre le mauvais goût et la risée nationale dont il est présentement l'objet pour avoir hébergé cette exposition dans le passé.

En conclusion, la décision du conseil reflète aussi ce qui tend à devenir un danger national: interférences et pressions exercées sur le personnel des musées par des groupes d'amateurs. Nul doute que l'énorme et indésirable rotation de personnel des musées au Canada soit en grande partie le résultat de ce genre de situation. Si dans notre pays, la carrière de conservateur doit, un jour, être prise au sérieux, la profession doit prendre position et décider qu'il est temps de mettre tout en œuvre pour arriver à ce but.

Traduction R. Haxaire

VIE DES ARTS

A REGINA

Assemblages d'Edward Kienholz

Les céramiques de Jack Sures

Calligraphies de Bishop Sakamoto

par Uman

La plus importante exposition tenue à Regina fut celle de la sculpture ou plutôt des assemblages d'Edward Kienholz, à la galerie Norman-Mackenzie. De ses œuvres majeures, on a pu voir *Roxy's, Back Seat Dodge '38, The Illegal Operation et National Banjo on the Knee Week*, celle-ci acquise par la galerie. Cette première des œuvres de Kienholz fut vraiment remarquable pour Regina, la Saskatchewan et le Canada.

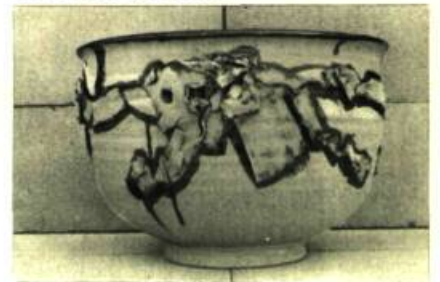
* * *

Chaque année, la bibliothèque municipale de Regina présente des concerts de musique de chambre, suivis de l'inauguration d'expositions d'art. Cette saison, des expositions particulières ont mis en valeur les efforts de quatre céramistes et de peintres de la ville. Un des céramistes, Jack Sures — qui a gagné le

premier prix à la Biennale de céramique canadienne de 1967 — a exposé des objets d'art. Directeur actuel du département de céramique à l'université de Saskatchewan, il y enseigne depuis 1965; auparavant, il possédait son propre atelier et une boutique à Winnipeg. Venu récemment à la céramique, il n'exerce le métier que depuis six ans. Dans ces œuvres, Sures, lucide et plein d'originalité, se révèle un véritable artiste.

Récemment, il a produit de superbes rakus, qui frappent par leur puissance. Les formes et les textures sont riches, et les couleurs, à la fois subtiles, gauches et même presque ridicules, se mêlent à la terre pour donner des objets comme on n'en voit pas souvent. Il a créé un genre nouveau, mais les œuvres qu'il obtient vivent et chantent au monde. Chacune d'elles doit être jugée à part, comme toute création.

Sures ne nous impressionne pas seulement par ses qualités plastiques ou formelles, mais aussi par les multiples possibilités de son pouvoir poétique et suggestif. Il voit et nous offre les mondes de Bosch et de Breughel aussi bien que ceux de Frankenthaler et de Morris Louis, et ses objets présentent une combinaison de peinture, de sculpture et de céramique. Il travaille dans le concret, et ses idées se matérialisent visuellement dans son œuvre. Il aime s'attaquer à toutes les surfaces, depuis de petites comme l'ongle jusqu'aux murales commandées par les architectes. Au cours des derniers mois, il a produit des objets: pots, grès peints, porcelaines, demi-porcelaines. Il les a peuplés de figures tournées ou modelées et, par ce moyen, les a animés. Au début, les formes seules étaient sensuelles; grâce à ces adjonctions, elles acquièrent une vie capable de nous émouvoir. Les analyses critiques n'ajoutent rien à l'œuvre d'art car elle possède une vie intrinsèque et manifeste une harmonie qui lui est intérieure: celles de Sures parlent d'une voix forte et profonde.



Céramique de Jack Sures

Une autre exposition qui méritait plusieurs visites est celle du calligraphe Bishop Sakamoto. Artiste âgé mais ayant gardé un esprit jeune et viril, il habite le Japon. Ses œuvres sont dédiées à la paix du monde. Malheureusement, la salle — à la bibliothèque municipale, toujours — était encombrée, et la moitié des pièces aurait suffi à l'occuper. L'expression de Sakamoto avec la brosse et l'encre est magnifique, symboles gigantesques sur papier de riz. Les titres sont brefs: *La Beauté, le Bonheur*, etc. Cette exposition fut présentée en même temps que celle de Sures, et les deux œuvres allaient très bien ensemble. En 1966, j'ai passé plusieurs mois au Japon et j'y ai vu des centaines d'ouvrages de calligraphie et, peut-être, des milliers d'objets en céramique. Cette expérience me permet de dire que Sakamoto et Sures, l'un à l'Est et l'autre à l'Ouest, produisent des œuvres de la plus haute qualité.